

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 74 (1986)

Heft: [5]

Artikel: Rencontre avec Elisabeth Badinter : je suis toi et tu es moi

Autor: Badinter, Elisabeth / Chaponnière, Martine

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RENCONTRE AVEC ELISABETH BADINTER

JE SUIS TOI ET TU ES MOI

Auteure de « L'amour en plus » (1980) et de « Emilie, Emilie » (1983) Elisabeth Badinter publie aujourd'hui un nouveau livre, « L'un est l'autre », qui vient de sortir de presse. Martine Chaponnière est allée l'interviewer dans son appartement parisien.

FS : Après « L'amour en plus »*, qui est une démystification de l'instinct maternel, et « Emilie, Emilie »*, sur l'ambition féminine au XVIIIe siècle, vous abordez aujourd'hui dans « L'un est l'autre »** l'histoire de la relation entre les sexes. Y a-t-il une logique de déroulement entre ces trois ouvrages ?

Elisabeth Badinter : Absolument, quoiqu'aucun journaliste ne me pose jamais la question ! Dans « L'amour en plus », j'avais comme but de montrer que l'amour maternel n'était pas ancré exclusivement chez les femmes, n'était pas un instinct et que, par conséquent, cet amour pouvait aussi appartenir aux hommes. Dans « Emilie, Emilie », j'ai voulu montrer que l'ambition n'était pas le propre des hommes, mais qu'elle existait aussi chez les femmes, avec des modalités particulières. Et effectivement, ce troisième livre, « L'un est l'autre », c'est un peu la synthèse des deux précédents puisqu'au fond, je montre que, mise à part la différence anatomique entre les deux sexes, ceux-ci sont aujourd'hui dans un rapport de ressemblance comme ils ne l'ont jamais été auparavant. Et cela parce qu'il n'y a plus de division sexuelle des tâches. En Occident, tout a été fait, très méticuleusement, pour imposer la mixité dans tous les domaines.

FS : La domination des hommes sur les femmes qui ne remonte, selon vous, qu'à quelques milliers d'années (entre 3 000 et 5 000 ans en gros) et qui commence maintenant à se décomposer, viendrait de la grande peur qu'ont les hommes des femmes...

E. B. : La peur des hommes à l'égard des femmes est un facteur essentiel dans l'installation du patriarcat. Et cette



Photo Louis Monier

peur, à mon avis, est double : d'abord, il y a la difficulté pour les hommes de se désidentifier de leur mère et, donc, d'être absolument sûrs de leur virilité. Il est très important de ne pas oublier qu'un des buts essentiels du jeune garçon est de se séparer de la féminité de sa mère. Deuxièmement, il apparaît que rien n'est pire pour les hommes que d'avoir pour concurrents des femmes. J'ai l'impression que l'égalité leur fait terriblement peur, comme s'ils sentaient qu'ils allaient y perdre leur spécificité.

LA PEUR AU VENTRE

Toutes mes recherches montrent que les hommes ont infiniment plus peur des femmes que l'inverse. Et dès lors, malgré la supériorité au départ de leur force physique, on peut comprendre qu'ils aient voulu couper le monde en deux et dominer les femmes. Ce besoin de dominer, d'exclure, qui est quand même le propre des systèmes patriarcaux, a pour objet, finalement, de désangoisser les hommes. Pour justifier le traitement qu'ils ont réservé aux femmes, il fallait donc construire toute une idéologie de séparation.

FS : Vous insistez beaucoup, dans « L'un est l'autre », sur la crise d'iden-

tité psychosociale des hommes d'aujourd'hui. Privés de leur pouvoir de décision quant à la procréation du couple, privés de leur rôle exclusif de pourvoyeur de l'argent du ménage, ils ne savent plus trop quel est au fond leur rôle en tant qu'hommes. Ne risque-t-on pas, dans cet état d'incertitude, une réorganisation, plus ou moins consciente, du groupe des hommes dépossédés de pouvoir en vue d'une reconquête ?

E. B. : Evidemment, c'est une question essentielle car le risque existe bel et bien. A ce jour, en Occident, il ne reste aucune activité spécifiquement masculine et qui soit interdite aux femmes. Et cette absence de spécificité est créatrice de malaise — j'irais presque jusqu'à dire de douleur chez certains hommes — et à mon sens, on n'en restera pas là. Si on essaie de prendre un peu de recul, on se rend compte qu'objectivement, la situation n'est pas très saine. L'inégalité a changé de camp même si elle est moins lourde pour les hommes aujourd'hui qu'elle ne l'était pour les femmes hier, et il me semble qu'on va vers une réponse, une réaction masculine, car les hommes ne vont pas se contenter longtemps de la situation actuelle. Je vois deux possibilités. Ils peuvent tenter de recréer le modèle complémentaire ou alors d'aller vers plus de ressemblance entre les deux sexes.

QUELLE SPECIFICITE MASCULINE ?

Dans le cas d'un renouveau de la complémentarité, je vois deux solutions. Les hommes peuvent tenter d'imaginer une activité qui leur soit exclusive, qui soit interdite aux femmes. Cela rétablirait la complémentarité entre les sexes, et remettrait en place une certaine symétrie, puisque les femmes ont, elles, une activité spécifique qui est celle de porter les enfants. Mais là, j'avoue que je ne vois absolument pas quelle activité on pourrait bien trouver et ce n'est pas faute d'y avoir réfléchi ! La deuxième solution est une solution de régression : retour en arrière sous la pression de crises ou d'événements particulièrement dramatiques en Occident, qui permettraient

* Flammarion.

** Ed. Odile Jacob, 1986.

qu'on en revienne à un modèle de complémentarité dans l'inégalité. Après tout, on peut très bien faire l'hypothèse qu'un jour, la pilule sera interdite, par exemple, ou, plus vraisemblable encore, l'avortement. Mais franchement, je crois qu'une régression de ce type ne pourrait être que momentanée. On a vu la régression radicale des valeurs démocratiques dans les régimes fascistes pendant la guerre, mais dès la guerre terminée, les valeurs démocratiques ont repris le dessus. L'autre direction est celle de la ressemblance.

FS : Précisément, la ressemblance toujours plus grande entre les deux sexes constitue l'une des thèses centrales de « L'un est l'autre », comme l'indique d'ailleurs le titre.

E. B. : En effet, nous sommes aujourd'hui face à un modèle absolument nouveau qui est celui de la ressemblance des sexes. Hommes et femmes tendent de plus en plus vers un modèle unique et j'ai trouvé intéressant de voir quelles étaient les conséquences qui en découlaient au niveau du couple. Car aujourd'hui, nous nous ressentons, chacun individuellement, comme une totalité. Nous supportons de plus en plus mal que quelque chose d'humain nous échappe. Nous, les femmes en particulier, voulons avoir accès à toute expérience humaine, qu'elle soit masculine ou féminine. Cette représentation de soi-même comme une totalité me semble une première conséquence de ce modèle de la ressemblance. Sans doute la période d'individualisme puissant que nous vivons aujourd'hui est-elle également une conséquence de ce modèle de ressemblance des sexes, car le fait de tout pouvoir faire soi-même pousse évidemment à l'individualisme. L'objectif premier est d'investir dans son propre moi et on a forcément moins besoin de l'autre.

FS : Comme la passion, dont vous dites qu'elle est en voie d'extinction, ainsi que le vertige sensuel.

E. B. : Entendons-nous ; je parle de la passion au sens classique du terme, cette passion qui vous rend malade, avec le sens de l'éphémère, du combat, de l'interdit, du déchirement. Je ne dis pas que la passion est morte, mais je dis que son intensité est grandement diminuée, car les conditions de la passion ne sont plus réunies dans notre société. La passion c'est la guerre, c'est l'altérité, c'est la violence. On peut regretter son affaiblissement, mais d'un autre côté, on remplace la passion par autre chose, l'importance des liens du cœur, la pudeur des sentiments... Je ne dis pas que l'on n'a pas besoin d'amour !

FS : En ce qui concerne les femmes, vous semblez dire que, sûres de leur potentiel de maternité, leur identité



Photo Louis Monier

psychique n'est pas en péril. Mais l'acquisition de nouveaux rôles n'est-elle pas aussi destabilisatrice pour les femmes que l'est pour les hommes la perte de leurs rôles traditionnels ?

E. B. : Certes, on peut m'objecter que je suis trop optimiste sur le destin des femmes. Mais tout de même, ce sont les femmes qui se sont battues pour l'acquisition des nouveaux rôles. Et si cela ne leur convient pas, elles peuvent encore changer. Elles peuvent choisir un rôle traditionnel, personne ne force les jeunes femmes à se jeter sur les nouveaux rôles et si elles le font, c'est bien que cela correspond quelque part à des désirs très profonds d'agir, d'avoir leur liberté économique. Mais j'ajouterai que cela ne va pas sans difficulté, surtout dans une période de pleine mutation... et nous n'en sommes qu'au début !

Du point de vue psychologique, pour ma part, je crois qu'elles vivent les nouveaux modèles mieux que les hommes. Ne plus être obligée de faire un enfant pour être une femme est un gain considérable. Il y a aujourd'hui dans notre société un respect du choix individuel, une acceptation qu'on puisse être femme sans être mère que je trouve un progrès extraordinaire.

FS : La société du même, la primauté aujourd'hui de la ressemblance des sexes par rapport à la différence, l'amour-copain, la puissance de l'individu et de l'individualisme moderne, autant de phénomènes que vous analysez dans votre livre, tout cela ne devrait-il pas logiquement nous conduire à une société où l'hétérosexualité ne sera plus le modèle dominant ?

E. B. : Vous avez sans doute remarqué que je n'ai pas touché à la question de l'homosexualité dans mon livre car j'aurais dû y travailler beaucoup plus pour ne pas en parler à la légère. Et j'ai dès lors de

la peine à répondre à votre question. Cependant, je pense qu'il est possible que la bisexualité psychique, telle que je l'ai décrite, ouvre la porte à une vie ou à une pratique bisexuelle. Mais il m'est difficile d'en dire plus, si ce n'est que comme on distingue moins les gens, aujourd'hui, d'après leur sexe que d'après d'autres critères, cela permettrait sans doute que l'homosexualité sorte du ghetto.

LES PERES PORTEURS

Cela étant dit, je suis frappée par le fait que vous ne posiez aucune question sur les pères porteurs, sur l'éventualité, aujourd'hui du domaine du possible, je dis bien, possible, de l'homme enceint. Mais je crois que l'idée nous fait tellement horreur que nous n'osons pas en parler. Techniquement, la mère artificielle — l'embryon développé pendant 9 mois en couveuse — tout comme le père porteur sont des éventualités possibles. Alors, pour une fois, ne pourrait-on pas en parler avant que cela arrive ? Il faut se demander ce qu'impliquent ces deux hypothèses. Or, si je parle de l'homme porteur, c'est parce que j'y vois, du point de vue symbolique, une possibilité renversante sur l'identité des sexes. Si les hommes font ce pas vers « on va prendre leur pouvoir de procréation qui est celui qui nous manque », cela nous force à réfléchir entièrement non seulement sur ce qu'est l'identité féminine et l'identité masculine, mais aussi sur la société. Il suffit qu'un seul homme fasse la demande et qu'elle soit réalisée pour que la question ne relève plus de la science-fiction. Alors, on a une bombe atomique à notre portée et on fait mine de ne pas vouloir en parler.

Propos recueillis par
Martine Chaponnière

Elisabeth Badinter donnera une conférence le 5 juin à Genève (Uni II, 20 h 30) sur le thème de son dernier ouvrage.